

## Hommage à Giovanni Raboni

Giovanni Raboni est mort le jeudi 16 septembre 2004. Nous devons le rencontrer à Milan le mercredi 20 octobre pour la présentation du numéro 109.

Afin de lui rendre hommage, nous avons décidé de traduire trois sonnets suivis du texte qu'Andrea Zanzotto a écrit le lendemain de sa mort<sup>1</sup>.

Le premier sonnet traduit appartient à la troisième section (*Altri sonetti*) de *Ogni terzo pensiero* (1989-1993) ; le deuxième et le troisième à *Quare Tristis* publié en 1998. Giovanni Raboni préfère le modèle de Shakespeare à ceux de Marot ou de Pétrarque<sup>2</sup>. Quel que soit le schéma des rimes des quatrains, il tend à privilégier la pointe du distique et confirme le jugement de Lamartine.

*Pregchiere per i morti – tutta qui  
la mia fede? So solo che ogni sera,  
così rispondo, aguzzo la mia povera  
vista nel buio per scoprire chi*

*più m'aspetta, chi mi fa cenno di  
là d'un'asciutta e tersa primavera  
del '40, '41 all'austera  
ombra dei platan e se e come io li*

*potrò col mio corpo risorgere, ombra  
protettiva e tremante fra le care  
tre ombre così intente a conversare*

*che né l'erbaccia che il giardino ingombra  
né la luce ormai presta a declinare  
fa per loro le dalie meno chiare.*

*Stare coi morti, preferire i morti  
ai vivi, che indecenza! Acqua passata.  
vedo che adesso più nessuno fiata  
per spiegarci gli osceni rischi e torti*

*dell'assenza, adesso che è sprofondata  
la storia... E così tocca a noi, ci importi  
tanto o quel quanto, siano fiocchi o forti  
i mesti richiami dell'ostinata*

*coscienza, alzare questa poca voce  
contro il silenzio infinitesimale  
a contestare l'infinito, atroce*

*scempio dell'esistente... (Al capitale  
forse è questo che può restare in gola,  
l'ossa senza carne della parola).*

Des prières pour les morts – au vrai, voici  
toute ma foi ? Je sais seulement que chaque soir  
telle est ma réponse et que j'apprends à mieux voir  
la nuit pour découvrir celui qui

est le plus impatient de moi et me salue  
depuis ce printemps sec et clair  
de 1940 ou 41, à l'ombre austère  
des platanes et si et comment, moi, dans l'absolu

je pourrai renaître avec mon corps, ombre  
protectrice et tremblante parmi les tendres  
ombres – elles sont trois et si enclines à s'entendre

que ni la mauvaise herbe qui le jardin encombre  
ni la lumière, si prompte déjà à descendre  
ne font pour eux les dahlias couleur de cendre.

\*

Rester avec les morts, préférer les morts  
aux vivants, quelle indécence ! C'est du passé.  
Maintenant, je le vois, plus personne n'ose souffler  
mot pour expliquer les risques obscènes et les torts  
de l'absence, maintenant qu'a sombré  
l'histoire... Et ainsi c'est notre affaire, nos efforts  
quels qu'ils soient et que faibles ou forts  
soient les tristes rappels de l'obstinée

conscience, élever cette voix timide  
contre le silence infinitésimal  
pour contester l'infini ; morbide

hécatombe de ce qui est... (Au capital  
c'est là peut-être ce qui reste en travers  
de la gorge, l'os de la parole sans chair).

\*

1. Nous remercions Andrea Zanzotto pour son texte et pour ses conseils.

2. Cf. entre autres, Sandra L. Bermann, *The Sonnet Over Time*, London, The University of North Carolina Press, 1988 ; le classique de Max Jasinski, *Histoire du sonnet en France*, Genève, Slatkine reprints, 1970 ; François Jost, *Le Sonnet de Pétrarque à Baudelaire*, Berne, Peter Lang, 1989 ; l'anthologie de Jacques Roubaud, *Soleil du soleil (le sonnet français de Marot à Malherbe)*, Paris, P.O.L., 1990 et le collectif *Le Sonnet à la Renaissance (des origines au XVII<sup>e</sup> siècle)*, sous la direction de Yvonne Bellenger, Paris, Aux Amateurs de Livres, 1988. Sur le sonnet italien, cf. M. Martelli, *La metrica italiana, teoria e storia*, Firenze, Le Lettere, 1976. R. Spongano, *Nozioni ed esempi di metrica italiana*, Bologna, Patron, 1974 et W. Poetters, *Nascita del sonetto : metrica e matematica al tempo di Federico II*, Ravenna, Longo, 1998. Sur le sonnet shakespearien, cf. entre autres, P. Innes, *Shakespeare and the English Renaissance Sonnet : Verses of Feigning Love*, London, Macmillan, 1997.

*Stanco della vita, io? Non scherziamo.  
Ma se me le mangio con gli occhi, ancora,  
tutte le sue insegne, se non c'è amo  
al quale non abboocchi! Semmai è ora*

*d'accennare, questo sì, a qualche addio,  
cominciare a spegnere le candele  
e chiudere gli spartiti, un leggìo  
per volta fino all'ultimo, al più fedele*

*degli strumenti... Quale? La memoria  
sussurra i due violini, il cuore un flauto  
o il tuo silenzio – ma io so che una storia  
si fa da sola, che è empio o almeno incauto*

*scriversi il finale. Basti l'atroce  
strozzarsi in gola, vero, della voce.*

Moi, fatigué de la vie? Voyons donc.  
Mais si je n'arrête pas de dévorer des yeux  
tous ses insignes, s'il n'est hameçon  
auquel je ne morde. C'est l'heure, tout au mieux,

de penser, ça oui, à quelque adieu enfin,  
de commencer à éteindre les chandelles,  
de refermer les partitions, un lutrin  
après l'autre jusqu'au dernier, au plus fidèle

des instruments... Lequel? La mémoire  
susurre les deux violons, le cœur une flûte  
ou ton silence – mais je sais qu'une histoire  
se fait toute seule, qu'il est impie ou d'imprudente lutte

d'écrire son propre finale. Suffit, non, l'effroi  
que s'étrangle, dans la gorge, la voix.

Giovanni Raboni, *Tutte le poesie*, © Garzanti, 2000

### **Pour Giovanni Raboni**

Ce que j'ai toujours le plus admiré chez Giovanni Raboni c'est l'intépide constance avec laquelle il assumait, dans chacune de ses aventures littéraires, « une responsabilité éthique ». S'il était loin de se presser pour occuper le devant de la scène, il était toujours là pourtant, faisant preuve d'un incroyable sens de l'à-propos dans les débats culturels les plus engagés, comme on le disait à l'époque, sans qu'il ait jamais été lié non plus au mythe de l'engagement.

On sentait chez lui « une ardeur calme » et la conscience que chaque activité d'écriture, fût-ce dans sa dimension artisanale, comporte une grande part de sérieux.

Ce poète qui a atteint des sommets fut toujours très critique à l'égard de son propre travail. Alors qu'il s'était affirmé comme une des voix les plus singulières de ce qu'on a coutume d'appeler la « ligne lombarde », il a eu le courage de condenser la première partie de son travail pour repartir plus librement vers une série de créations complètement inédites. Et c'est ainsi qu'il a voulu récupérer et enrichir la versification classique à l'intérieur des thèmes de l'actualité. Cette nouvelle juvénilité, par laquelle il a su se créer une veine d'une très grande vitalité, a quelque chose de surprenant. On peut dire que la dernière phase de la poésie de Raboni est toujours plus ouverte vers un futur nourri de passé, fût-ce par le biais des reprises très originales de formes « illustres » comme le sonnet, et qu'elle est toujours tragiquement plongée dans ces énigmes de l'histoire qui constituaient pour lui de véritables drames personnels. N'omettons pas que ses recherches éthiques et littéraires les plus ardues n'ont jamais occulté la joie subtile du dire.

Le travail infatigable du critique littéraire et théâtral, mais aussi l'œuvre d'un traducteur remarquable, spécialisé dans les œuvres de la littérature française, permettent de situer la figure de Giovanni Raboni au centre de la vie littéraire italienne.

Dans toute son œuvre se manifestait une seule passion : la vie littéraire doit être confirmée comme la plus haute valeur à travers toutes ses implications, il voulait qu'elle soit la force maîtresse de l'existence sociale dans son ensemble, ou mieux encore, de la vie humaine comme telle.

Ce vrai maître qui n'en avait pas l'air, ce travailleur infatigable qui est allé jusqu'aux limites de ses propres forces, cet exemple mais aussi ce secours pour ceux qui s'engagent sur la voie toujours difficile de la littérature, voilà maintenant qu'il laisse un vide effrayant. Pendant de longues années, et dans des moments de changements profonds des temps, nous nous sommes retrouvés tous les deux et notre dialogue ne s'est jamais interrompu.

Et s'impose désormais un silence qui semble impossible.

Andrea Zanzotto

© *Il Corriere della Sera*, 17/X/2004  
Textes traduits par Martin Rueff